

De l'omission des faits et de l'inexactitude avec laquelle ils sont exposés.

Comme l'inexactitude de l'auteur est déjà prouvée par tout ce qui est écrit dans l'article précédent, il suffira maintenant de prouver l'omission des faits. L'auteur ayant fixé le point, d'où il voulait commencer son histoire, à l'époque du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise, qui fut célébré le 10 avril 1810, il était de rigueur pour lui de rapporter l'invasion de Masséna, qui commença par la prise de Ciudad-Rodrigo, le 15 juillet 1810, et dura jusqu'à la fin de mai 1811, quand le Portugal fut entièrement évacué par les Français.

Il y a une contradiction absurde entre le titre et l'ouvrage. Pendant la période de l'invasion de Masséna, il n'y avait de guerre sur le continent qu'en Portugal; et l'auteur dans la première année de son histoire de la guerre, parle précisément de toute autre chose que de guerre. Où a-t-il donc vu à cette époque rencontrer de résistance aux volontés de Napoléon quelque autre part qu'en Portugal? A quelle époque de la dernière guerre Napoléon a-t-il été considéré plus puissant qu'alors? Toute l'Italie était à lui: par son mariage il obtint l'assentiment de l'Autriche; la Prusse n'existait pas; l'Allemagne sous le nom de *Confédération du Rhin* lui obéissait; la Russie ne déviait pas de son système continental (1); et enfin la nation suédoise, en choisissant pour successeur au trône un général français, a fait voir clairement quelle était dans ce moment l'opinion du continent sur la puissance française et sur la prépondérance des principes révolutionnaires.

(1) Voyez note 6.

L'auteur, en s'occupant de cette période, omet précisément de parler de l'unique pays du continent et des seuls événemens militaires, dont il fut le théâtre, qui étaient dirigés contre Napoléon ! Qui a douté un instant de l'issue de la nouvelle invasion du Portugal, quand on a vu confier une armée aussi importante à celui qui, parmi les généraux français, était appelé *l'enfant gâté de la victoire*.

Quand on apprit le premier revers que ce général essuya à Bussaco, où les troupes portugaises donnèrent les premières preuves remarquables de leur intrépidité et de leur discipline, et que, nonobstant les progrès que les Français avaient faits, après la bataille, pénétrant jusqu'à Torres-Vedras, il resta pétrifié devant les lignes, comme à l'aspect de la tête de Méduse, sans oser les attaquer ; quand on sut que tous les renforts (qui, traversant librement l'Espagne, l'avaient rejoint,) ne l'avaient pas fait avancer d'un pas de plus et que sur ses derrières les milices (1) portugaises faisaient des prodiges de valeur ; quand on entendit parler de l'héroïsme mémorable déployé par les habitans des provinces envahies, qui tous, sans distinction de classe, de sexe ou d'âge, avaient abandonné leurs habitations et tout ce qui pouvait servir à l'armée française ; quand le *Moniteur* avoua que les villes populeuses s'étaient trouvées entièrement abandonnées : alors l'ensemble de toutes ces circonstances extraordinaires réunies attira l'attention de ceux qui observaient les événemens publics de l'Europe.

Comment se fait-il donc que l'esprit de notre auteur n'en ait point été frappé ? Où croit-il que les Russes aient

(1) Voyez note 7.

appris la méthode qu'ils ont suivie dans leur retraite de Smolensko à Moscou, d'abandonner leurs maisons et leurs villages et de dévaster tout ce qui aurait pu servir aux troupes françaises? Ils ne l'ont appris nulle part que dans l'exemple que les Portugais leur avaient donné deux ans auparavant.

On sait que le *Moniteur* chercha dans le temps à ravir aux Portugais le mérite de l'héroïsme qu'ils avaient déployé dans cette occasion, en imputant à la barbarie du général anglais la dévastation des provinces; *les Anglais*, y était-il dit, *ont traité le Portugal à l'indienne*. C'était le langage habituel de Napoléon de chercher à rendre odieux les Anglais, en leur attribuant tous les efforts des peuples qui ne craignaient pas de lui résister. Qui peut croire qu'un général d'une armée qui se retire devant un ennemi formidable qui le poursuit, l'espace de 50 lieues portugaises, puisse commander à des peuples qu'il abandonne, si ceux-ci ne veulent point lui obéir?

Effectivement cet ordre ne fut pas par-tout exécuté, et lord Wellington se plaint dans ses rapports de ce que Masséna a trouvé de grandes ressources dans les cantons réfractaires. Il est de peu d'importance de connaître si la plainte était ou non fondée (1), mais l'accusation était juste; et c'est ce qui prouve aussi que l'héroïsme déployé par la plus grande partie de la population de ces provinces devra passer à la postérité, comme un sacrifice volontaire.

Il existe un fait remarquable, qui peut en fournir la preuve, et qui, à lui seul, mérite d'être signalé dans

(1) Voyez note 8.

les annales du patriotisme. La ville de Coimbra paraissait être hors de la portée de la marche rétrograde de lord Wellington, depuis Almeida jusqu'aux fameuses lignes de *Torres-Vedras*, aussi bien que de celle de Masséna, qui le poursuivit après la prise de cette place (1); mais à cause de la direction prise par Masséna sur la droite du Mondego, lord Wellington dut comprendre que les magasins qu'il avait à Coimbra étaient perdus. En conséquence il changea aussi de direction, traversa à son tour le Mondego et fit face à Masséna sur la route qui passe sur les hauteurs du Bussaco. Masséna tenta de forcer cette position et fut repoussé avec grande perte; mais ayant réussi à trouver un chemin de flanc sur Coimbra, lord Wellington quitta la position de Bussaco et traversa la ville, d'où il avait fait évacuer les magasins et continua sa route sur les lignes.

La rapidité de ces mouvemens fut telle, que les habitans de Coimbra n'eurent qu'une seule journée pour en sortir avant l'entrée des Français; malgré cela, toute la population de la ville, consistant en quatorze ou quinze mille ames, abandonna volontairement la ville, dans le même jour, de manière que les Français trouvèrent les maisons particulières pleines de provisions, mais vides d'habitans.

Il est impossible, d'après cela, de révoquer en doute l'héroïsme manifesté par le peuple portugais. Si on peut faire quelque reproche à ce sujet, ce doit être sur le retard qu'on a apporté aux conseils donnés au peuple à cet égard; car ayant été mis à exécution à l'improviste,

(1) Voyez note 9.

ils furent suivis de désordres fâcheux, faute de direction donnée, et furent loin de produire tout le résultat qu'on devait en attendre ; ils eurent au contraire des conséquences terribles. Les maladies, les privations, la fatigue et la faim, produisirent une épidémie qui dévora, d'après le calcul le plus modéré, quatre cent mille âmes des deux sexes. D'autre part, si la dévastation des provinces fut nuisible aux Français au moment de l'invasion, elle leur devint très-utile, lors de leur retraite dans l'année suivante ; parce que ceux-ci s'étant emparés de toutes les ressources quelconques qui existaient, n'en ont laissé aucune à l'armée qui les poursuivait ; ce qui força lord Wellington à s'arrêter quelques jours, faute de provisions et de transports. Il est peut-être à croire que la dévastation générale, en faisant attention aux réflexions précédentes, n'a pas été aussi utile que l'aurait été la simple émigration des personnes riches, au moyen desquelles les Français avaient l'habitude de s'assurer de la possession et des denrées des pays qu'ils occupaient.

Si une déportation volontaire, d'après ces bases, eût été praticable, la disposition du peuple portugais était si contraire aux Français, qu'il est hors de doute que les habitans en état de porter les armes, restés en arrière de l'armée, se seraient formés en *Guerrillas*, comme les Espagnols, sur les derrières de l'armée française, ce qui aurait épargné toutes les victimes que le sexe ou l'âge mettent hors d'état de supporter les fatigues de l'émigration. Les Portugais, d'après le témoignage de l'histoire ancienne, étaient habitués à prendre un semblable parti dans toutes les invasions de leur pays : les paysans abandonnaient leurs villages, laissant en arrière tous les individus qui ne pouvaient pas faire la

guerre. Mais il faut convenir qu'il est facile de raisonner après les événemens. Au milieu d'une crise aussi violente et au milieu de l'opinion accréditée de l'invincibilité française, le conseil de dévaster les provinces envahies parut le meilleur qu'on pouvait donner aux habitans; ceux-ci l'embrassèrent avec une avidité qui leur attira d'innombrables calamités, mais qui fait réjaillir un honneur immortel sur les tombeaux de ces illustres victimes (1). Qui pourrait en effet voir sans émotion le spectacle de cette multitude de fugitifs, entrer dans les villes non-occupées par les troupes françaises ou couvertes par l'armée anglo-portugaise, reçus à bras ouverts par leurs concitoyens, comme des frères, et comblés de tous les secours que l'amour réciproque de la patrie inspirait à tous? La ville de Lisbonne, couverte par les *lignes* (2) de Torres-Vedras fut naturellement le plus grand asyle de ces illustres fugitifs. Leur nombre ajouté à celui d'une ville aussi populeuse et à une armée de plus de cent mille hommes, augmenta la difficulté de se procurer des provisions pour subsister long-temps dans cette position.

L'attention de toute l'Europe se fixa donc sur ce point. Il n'y avait plus dans tout le continent, à l'exception de Torres-Vedras, une bayonnette croisée ou un sabre en main. D'après l'aveu de M. de Pradt lui-même, pendant la période de l'invasion de Masséna, les Français étaient militairement maîtres de l'Espagne. Les renforts envoyés à ce maréchal traversaient ce

(1) Le parlement d'Angleterre décréta une somme de cent mille livres sterling en faveur des fugitifs de ces provinces, et une somme de soixante-dix-mille fut due aux souscriptions particulières des Portugais résidant à Londres, ou d'individus anglais.

(2) Voyez note 10.

royaume librement jusqu'aux frontières du Portugal. Il est donc véritablement incroyable que l'auteur ait précisément omis l'objet unique qui méritait une place dans la première partie de son histoire. Le fait est, que pour prouver l'omission et l'inexactitude, voisine de la fausseté, avec laquelle l'auteur écrit, il suffit de rappeler les principaux événemens de la guerre et faire observer, soit son silence absolu sur quelques-uns, soit la manière incorrecte ou plutôt évidemment fautive avec laquelle il les rapporte. Prenons l'exemple suivant.

Cette nation, ou plutôt ce gouvernement espagnol, qu'on nous présente comme acteur principal dans la guerre, moyennant l'armée anglo-espagnole, qui, on peut le dire, n'exista jamais; ce gouvernement, disons-nous, était renfermé à Cadix depuis 1810, et ne pouvait se maintenir sur ce point, qu'en faveur de la protection d'une garnison anglaise et portugaise; l'auteur n'en fait pas mention. La convocation des Cortès décrétée par suite des négociations du marquis de Wellesley avec la Junte de Séville, eut lieu à Cadix, qui était le seul point exempt du joug français. Pourtant on ne peut pas expliquer l'événement, puisqu'il ne dit pas s'il est vrai, comme les Espagnols le prétendent, que les réunions populaires, pour les élections des députés aux Cortès, eurent lieu même dans les communes occupées par les Français, sans que ceux-ci s'en soient doutés, ou si la chose se passa, comme le dit M. de Pradt; que *la régence, pour suppléer à l'absence des représentans du royaume, qui ne pouvaient pas se rendre à Cadix, admit tous les suppléans qu'elle pût rencontrer.* Il n'est donc pas étonnant que l'auteur ait enveloppé, dans le même silence, et la bataille de Borrosa, près Cadix, et l'état de siège extrêmement

rigoureux de cette dernière ville, jusqu'à la bataille de Salamanque, le 21 juillet 1812, après laquelle le maréchal Soult fut obligé de le lever et de rejoindre le maréchal Suchet pour s'opposer ensemble à lord Wellington. Soit par ignorance des événemens, soit par tout autre motif, l'auteur a jugé plus commode de se borner à dire *que la guerre d'Espagne avait un caractère différent de celui de la guerre d'Allemagne* (1); et il s'est cru dispensé ainsi de raconter tout ce qui est arrivé depuis 1810 jusqu'à la bataille de Salamanque, en juillet 1812, c'est-à-dire, toute l'histoire de l'invasion du maréchal Masséna, en Portugal, et toute la guerre offensive que lord Wellington entreprit, après avoir assuré l'indépendance du Portugal, par l'expulsion de ce maréchal; de manière qu'en lisant cette histoire, on devrait prendre pour des rêves *la bataille de Bussaco, les lignes de Torres-Vedras, la bataille de Fuentes - d'Onor, les deux assauts mémorables de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz, les deux sièges de la première de ces places, et les trois de la seconde*. Tous ces glorieux événemens, selon notre auteur, devraient être classés sous la rubrique *d'événemens sans importance, parce qu'ils servaient uniquement à en préparer d'autres plus grands* (2). Il pousse l'inadvertence jusqu'à dire, dans sa relation de la bataille de Salamanque, que la victoire a été remportée par l'armée anglo-espagnole, quand il n'y avait d'autres troupes espagnoles que le faible corps de Don Charles d'Espagne, qu'on peut dire n'avoir pas pris part à l'affaire; car Wellington, dans son rapport of-

(1) Tom. 1, pag. 4.

(2) Tom. 2, pag. 156.

ficiel, qui porte la perte des Anglais et des Portugais à six mille hommes, ne fait mention que de deux soldats espagnols tués, et quatre blessés.

L'auteur ne condamna pas également au silence tous les résultats de cette glorieuse bataille, ainsi que la libération immédiate de Cadix, la marche de lord Wellington sur Madrid, la tentative sur Burgos, la réunion de tous les corps d'armée français, en nombre assez supérieur pour obliger lord Wellington à se retirer une autre fois en Portugal, poursuivi par les troupes françaises jusqu'à Ciudad-Rodrigo, où il prit position, et où les Français n'osèrent pas l'attaquer; mais il en parle d'une manière si confuse et incorrecte, qu'il mérite, à bon droit, les reproches d'omission et d'inexactitude que nous lui adressons. Les brillantes opérations de l'année suivante n'ont point une meilleure fortune devant notre auteur. Il ne dit pas un seul mot de la brillante campagne que lord Wellington ouvrit par la marche rapide de Freneda sur Madrid, à la troisième retraite du roi Joseph, de la démolition par les Français de ce même fort de Burgos, défendu avec un si grand acharnement l'année précédente; pas le moindre mot de la bataille de Vittoria, où les Français ont perdu leur parc d'artillerie en entier, tous les équipages de l'armée et du roi Joseph lui-même, qui, au moment d'être fait prisonnier dans sa voiture, à peine eut le temps de monter à cheval, et de s'enfuir en France, perdant tout espoir de rentrer en Espagne. Les débris de l'armée française se retirèrent alors du côté de Pampelune, où ils furent poursuivis, et après leur retraite, la place fut étroitement bloquée par le corps espagnol du comte d'Abisbal, sous les ordres de lord Wellington. Mais l'auteur, qui proba-

blement ne se donna d'autre peine que de copier les bulletins français, ne s'aperçut pas qu'on faisait encore la guerre en Espagne, à l'époque où ces bulletins faisaient mention des tentatives du maréchal Soult, pour dégager Pampelune : et il confond tellement les dates, les lieux et les événemens, qu'il fait poster ce maréchal avec son armée, depuis Vittoria jusqu'à Bayonne, qui est précisément la position occupée par lord Wellington, aussitôt après la bataille de Vittoria; quand il est notoire à tous ceux qui connaissent les événemens militaires de ce temps, que le maréchal Soult avait été appelé par Napoléon en Allemagne, et renvoyé après cette bataille pour s'opposer à lord Wellington. Il est également connu que ce maréchal rentra encore une fois en Espagne, mais sur autre point, celui de Roncevaux, forçant les troupes alliées à rétrograder, et était sur le point de dégager Pampelune, quand lord Wellington accourut avec des renforts, et le contraignit enfin à rentrer en France, après plusieurs jours de combat.

L'auteur ferait une mauvaise apologie de son silence, s'il mettait en avant qu'il avait jugé les affaires d'Espagne peu importantes en comparaison de la catastrophe de l'armée française en Russie, et de la campagne des Alliés sur l'Elbe et sur le Rhin; car :

1°. L'expédition de Russie était à peine commencée quand la bataille de Salamanque eut lieu le 21 juillet 1812;

2°. Parce que la résistance de la Péninsule et les succès de lord Wellington eurent une influence majeure sur les résolutions de l'empereur Alexandre, et que le plan adopté par les Russes, pour arrêter les

progrès de l'invasion, fut précisément celui que lord Wellington avait suivi en Portugal, savoir : celui d'attirer l'ennemi dans l'intérieur du pays, et de dévaster les provinces menacées de l'invasion;

3°. Parce qu'après que la guerre eut éclaté contre la Russie, il y eût toujours une correspondance concertée entre les mouvemens des Russes et ceux de lord Wellington;

4°. Parce que, même après la destruction de l'armée française en Pologne, en 1812, et après la marche de l'empereur Alexandre à travers l'Allemagne, il n'est pas aisé de décider quelle était la plus importante de ces deux guerres qu'on faisait; l'une sans l'autre aurait été insuffisante au grand objet de délivrer tout le continent du joug français, vérité qui ressortira du parallèle suivant :

En 1812, après la bataille de Salamanque, l'armée anglo-portugaise ne s'est pas trouvée en nombre suffisant pour faire face dans l'intérieur de l'Espagne à toutes les troupes françaises réunies, qui s'y trouvaient encore. Mais quand Napoléon eut à former la nouvelle armée pour opposer aux Russes et aux Prussiens, et affaiblit par-là l'armée française d'Espagne, alors lord Wellington a pu traverser le royaume rapidement, et délivrer la Péninsule d'un seul coup par la bataille de Vittoria. Les Français étaient alors supérieurs sur l'Elbe; il a fallu, pour rompre en faveur de la bonne cause cet équilibre, joindre tout le poids de l'Autriche à l'alliance du Nord, et encore soustraire des forces de Napoléon, celles que lui prêtait la Confédération du Rhin. Ce résultat fut obtenu à la bataille de Leipsic, dont la fuite de Napoléon sur le Rhin, fut une suite nécessaire.

Mais la déclaration des souverains, datée de Francfort du 1^{er}. décembre 1813, qui offrit, à Napoléon, la paix à des conditions honorables et fort avantageuses, prouvent que les souverains n'étaient pas bien décidés à entrer en France. Après leur entrée dans ce royaume, la proposition d'ouvrir un congrès à Châtillon-sur-Seine, le 3 février 1814, démontre la crainte qu'ils éprouvaient que Napoléon ne fût en mesure de former une armée suffisante pour s'opposer aux forces du Nord. Cette ressource, cependant, lui fut enlevée par les progrès faits par l'armée de lord Wellington, à laquelle Soult ne put pas résister, ni empêcher que le midi de la France, à l'exemple de St.-Jean de Luz et de Bordeaux, ne se déclarât en faveur des Bourbons. La ressource de la conscription lui fut ainsi à la fois enlevée, au midi et à l'est de la France, et l'armée anglo-portugaise ayant été la première à entrer en France, assurait aux souverains alliés, dès le 17 octobre 1813, (époque du passage de la Bidassoa, sur la frontière de France) sa puissante coopération dans le midi, qu'on croyait la partie de la France la plus portée en faveur des Bourbons. Tout le monde sait que les souverains alliés gagnèrent la bataille de Leipsic, le 19 octobre, et qu'ils ne passèrent le Rhin que le 17 et le 21 décembre.

Une autre preuve du manque d'exactitude ou plutôt de la fausseté manifeste de l'auteur, se trouve dans le passage suivant : *au premier juin 1813 les Français étaient maîtres de la moitié de l'Espagne* (1). C'est précisément cette époque, à laquelle lord Wellington ouvrit sa brillante campagne de cette année, marchant

(1) Tom. 4, pag. 3.

rapidement de Freneda en Portugal sur Madrid , Burgos et Vittoria ; poussant devant lui les corps français , qui n'ont pas osé faire volte-face qu'après leur réunion à Vittoria. Cette campagne n'aurait pas été aussi brillante , si les Français n'eussent pas occupé plus ou moins l'Espagne jusqu'aux frontières du Portugal ; cependant ils n'avaient pas eu le temps de recouvrer l'Andalousie , et la grande étendue de l'Espagne permit alors de former et créer , non-seulement les *Guerillas* , mais aussi quelques corps de la nouvelle armée espagnole , car les Français affaiblis ne pouvaient pas se trouver partout.

La diminution de l'armée française en Espagne au profit de celle qui marcha sur l'Elbe , eut lieu en 1813 peu après l'arrivée à Paris de Napoléon fugitif de la Pologne. Cependant avant la fin de 1812 , l'armée française , qui poursuivit lord Wellington dans sa retraite de Burgos , déploya entre Salamanque et Albadetormes une force de quatre-vingt-dix mille hommes ; mais n'ayant rien osé entreprendre contre ce général , elle fut obligée , faute de vivres , à se séparer sur divers points de l'Espagne.

C'est une dérision que de présenter la guerre de la Péninsule sur un point de vue différent (1) de celle de l'Allemagne , comme le fait l'auteur par la phrase suivante : *En Espagne au contraire la guerre consistait en attaques partielles et en combats de détails , qui nuisaient singulièrement aux troupes françaises accablées principalement par la coopération des paysans.* L'histoire ne présente pas un tableau de ce genre à aucune époque.

(1.) Voyez note 11.

Il a été prouvé au contraire dans cet opuscule, que depuis le mois de mai 1808 jusqu'à la fin de 1809 le gouvernement espagnol et le gouvernement anglais ont cherché à s'opposer à l'armée française avec des troupes régulières espagnoles et anglaises, et que depuis 1810 et dans les années suivantes jusqu'à la fin de 1812 il n'y a rien eu qu'on pût nommer armée espagnole. A l'époque mentionnée de 1810 eut lieu le plan systématique, adopté par lord Wellington, pour délivrer l'Espagne, après avoir mis hors d'atteinte l'indépendance du territoire portugais, ce qu'il a obtenu par la prise des places espagnoles frontières du Portugal, afin de se mettre à portée de profiter de toutes les occasions qui pourraient se présenter, de détruire les armées françaises.

La série des succès ci-dessus énumérés est l'ouvrage exclusif de lord Wellington et de la brave armée anglo-portugaise sous ses ordres. Nous ne prétendons pas dire par là que dans une aussi longue période de temps, il n'y ait eu des tentatives faites par des corps réguliers qui n'appartenaient pas à l'armée anglo-portugaise. Mais quels ont été les résultats de ces expéditions, c'est ce que prouvent la bataille de Barrosa, la capitulation du général Blake à Valence, et l'expédition anglo-hispano-sicilienne contre Tarragone. Ce résultat comparé aux progrès de l'armée anglo-portugaise a fait dire à quelqu'un assez plaisamment, qu'à l'avenir l'expression *de troupes alliées* ne signifierait plus la même chose.

On ne prétend pas non plus nier qu'il n'y ait eu quelques fois des corps espagnols récents à l'armée anglo-portugaise. Entr'autres le marquis de la Romana a